

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 32

Artikel: Un coup d'oeil aux Plans
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Un coup d'œil aux Plans.

Chaque année, le petit vallon des Plans, sur Bex, prend plus de vie et d'animation ; chaque été on y remarque, sur la pente de la montagne ou dans un frais repli de terrain, quelque nouveau chalet au beau bois blanc, à la véranda capricieusement découpée à jour, au petit parterre orné de rocailles où croissent des plantes alpines à côté de lilas en fleurs.

Dès le commencement de juin, le mouvement est incessant sur la route de Bex aux Plans ; ce sont des voitures qui conduisent des vieillards, des dames fatiguées, des jeunes filles aux pieds délicats ; c'est le petit char du messenger qui monte les colis ; ce sont des étrangers qui se rendent à la pension Tanner ou à l'hôtel Marlettaz ; des parents, des amis qui vont rejoindre ou visiter ceux qui sont déjà installés là-haut. Sans cesse, des groupes qui montent, des groupes qui descendent ; on se salue, on se raconte les excursions de la semaine ; on serre la main, en passant, aux habitants de la contrée, qu'on ne connaît guère que par leur petit nom : « Bonjour, François ; bonjour, Philippe ; la famille X. est-elle déjà là-haut?... Avez-vous fait ma commission à M. B. ?... Quand Ravy passera, remettez-lui mon sac, etc. »

Et puis, c'est si gai, si riant de faire ce charmant trajet de Bex aux Plans. A peine a-t-on quitté les dernières maisons de Bex que le paysage prend un autre aspect ; la nature se montre tout de suite avec des ombrages, des senteurs, des bruits d'eau, des bouffées d'air pur et vivifiant d'un caractère tout autre que dans la plaine ; on pressent, on respire déjà la montagne.

Les grands arbres, les noyers et les tilleuls qui se penchent au bord de l'Avençon, font bientôt place à une jolie forêt de châtaigniers, à l'ombre légère, où le soleil filtre à travers les branches et éclaire de fraîches pelouses.

Tout-à-coup, une forêt plus sombre : adieu la plaine. Le torrent roule ses eaux plus bruyamment, la gorge devient sauvage et profonde, des rochers à pic émergent des pentes boisées ; des filets

d'eau, de petites cascades bouillonnent au bord du chemin, qui serpente sous une épaisse sapinière.

Un peu plus loin, changement à vue, superbe éclaircie sur les prairies de Frenières. Le paysage s'agrandit et s'égaie, les teintes sont douces, agréables à l'œil, tandis que sur l'autre rive de l'Avençon des rochers abrupts, de hautes forêts et des pâturages au-dessus desquels sourit Gryon, avec ses maisons blanches et son joli clocher.

Après une heure et demie de montée, l'habitué des Plans s'arrête volontiers à Frenières ; c'est l'étape de rigueur ; on s'y attend, on s'y donne rendez-vous, on y vient des Plans à la rencontre de ceux qui montent. Et, du reste, l'excellent vin blanc du pays qu'on trouve à la pinte Baup, et qui pétille en petites bulles autour du verre, ne fait qu'ajouter à l'attrait du site et ne laisse guère passer le touriste ou le promeneur sans les désaltérer.

Une petite heure de marche encore, et l'on atteint les Plans. Comme on le sait, le coup d'œil qu'offre ce petit vallon est ravissant. Un ruisseau qui murmure dans son lit bordé d'arbustes touffus, de belles prairies émaillées de fleurettes, puis, au fond de la scène, la masse imposante du Muveran, et le gracieux Lion d'Argentine, font de ce coin des Alpes Vaudoises un délicieux séjour.

Mais si votre regard, frappé d'abord par cette scène riante, et tout particulièrement attiré par le spectacle grandiose des cimes qui l'environnent, redescend dans le vallon, il y retrouve bientôt tout ce qui tend à distraire la pensée des vraies jouissances qu'on doit goûter dans la montagne.

En effet, la poésie alpestre, les impressions simples, agréables et pures que procure la belle nature, se modifient singulièrement à la vue d'un grand hôtel, de maisons de pension entourés d'un certain luxe, d'habitations particulières, — appelées modestement chalets, — qui ne figureraient point mal en compagnie des villas de la capitale.

On monte aux Plans pour se dégager, dit-on, de la vie fatigante des villes,

pour n'être pas astreint d'en observer toutes les exigences, pour y vivre simplement, dans un petit laisser-aller qui délasse le corps et repose l'esprit ; mais ce n'est pas tout à fait cela, nous semble-t-il. Il suffit d'y passer une journée pour se convaincre que la nombreuse colonie de Lausannois, de Genevois et d'Anglais que la belle saison y ramène chaque année, n'a quitté les villes de la plaine que pour s'en créer une autre là-haut. Il est vraiment à craindre qu'il n'y ait bientôt plus, entre ces deux situations, qu'une différence d'altitude.

Les Plans ont maintenant un bureau de télégraphe, des magasins, des bazars, une chapelle, une Société d'intérêt public, dont on voit fréquemment les trois lettres S. I. P. sur les bancs, les petits ponts, les sentiers créés par ses soins.

Aussi ces messieurs des Plans ont-ils fréquemment réunion de comité, soit pour la Sip, — c'est ainsi qu'ils nomment entr'eux la Société d'intérêt public, — soit pour la nouvelle chapelle actuellement en construction.

Et, ne l'oublions pas, les Plans ont leur fanfare, la fanfare l'Argentine !...

Voilà un joli nom, un nom heureusement choisi.

Comment cette fanfare s'est-elle formée là-haut, au cœur de la montagne ?... Voici : Un M. Lauper, habitant Neuchâtel, vint, l'année dernière, faire un séjour aux Plans. Il fit la connaissance de plusieurs jeunes gens de la contrée auxquels il dit un beau soir : « Pourquoi ne feriez-vous pas de la musique, et ne créeriez-vous pas ici une fanfare ?... »

L'idée leur plut ; mais malheureusement, parmi tous ces jeunes gens, deux seulement avaient fait partie de fanfares militaires et savaient lire la musique. N'importe, M. Lauper alla de l'avant ; il jouait, il sifflait les airs, reprenait vingt, trente fois le même passage et obtint de rapides progrès. Il comprit fort bien qu'il ne fallait pas prolonger les leçons de théorie, mais qu'il fallait, au contraire, inculquer celle-ci petit à petit, tout en cherchant à arriver le plus promptement possible à un résultat pratique, celui de pouvoir exécuter un morceau de musique quelconque et se faire écouter. C'était le

seul moyen de stimuler ces jeunes montagnards et d'éviter des défections dans cette Société improvisée.

M. Lauper revint même de Neuchâtel, dans le cours de l'hiver dernier, donner une série de leçons pour ne pas laisser refroidir le zèle de ses élèves. Aujourd'hui, le résultat dépasse tout ce qu'on attendait. L'autre soir, l'*Argentine*, qui compte actuellement une vingtaine de membres, donnait une sérénade devant un des plus jolis chalets des Plans, où une petite collation lui fut offerte.

Et vraiment ce n'était point mal du tout.

Il était minuit lorsque l'*Argentine* joua son dernier morceau, et ces jeunes gens, joyeux et contents, se séparèrent pour prendre des directions diverses : les uns allaient au bas de Frenières, d'autres près de Gryon, d'autres enfin au Chalet de Nant, c'est-à-dire au fond de la vallée de même nom, à une heure et demie des Plans.

Mais, est-ce que les distances comptent pour les montagnards, surtout quand on est membre de l'*Argentine* et qu'on vient d'être couvert d'applaudissements?...

On rencontre à Frenières et aux Plans, comme d'ailleurs dans presque toutes nos stations alpestres, d'élégants étrangers, des dames en grande toilette, qui tendent à y faire disparaître de plus en plus tout le charme des mœurs locales par des habitudes de luxe auxquelles nos nationaux ne se laissent que trop facilement entraîner. Devant les chalets, des fauteuils, des tapis de pied; sous les arbres, des hamacs; sur les murs, sur les fenêtres, au bord des vérandas, des coussins d'appui et mille autres choses qui, il y a vingt ou trente ans, auraient été regardées par nos montagnards comme de vraies curiosités.

Aux Plans, à Gryon, à Chesières, à Villars, aux Avants, à Château-d'Ex, partout où il y a hôtel ou pension, les dames ne font guère moins de quatre toilettes par jour : la toilette du matin, la toilette des promenades et excursions, la toilette de la table d'hôte et la toilette du soir.

Si ces habitudes persistent, le moment n'est pas éloigné où le touriste, le simple promeneur, devra, à l'approche d'une de ces stations de montagnes, tâter ses poches pour s'assurer qu'il n'a pas oublié ses gants!...

Où est-il le temps dont nous parlait M. le professeur Ch. Secretan?... Les Plans qu'il visita souvent dans sa jeunesse n'avaient alors que de simples chalets, — des vrais, ceux-là, — où l'on couchait sur la paille et où le menu

du diner que pouvait y trouver le touriste se composait d'un *matafan!*...

Ecoutez encore ce que disait le doyen Bridel de l'agreste vallon des Plans, où il passa, en 1786, dans une excursion de Bex à Sion, par Anzeindaz :

... Le torrent qui coule à vos pieds, tour à tour blanc d'écume et verdi par la teinte foncée des mousses de ses bords pierreux, la diversité d'effets que produit la lutte des eaux et des rocs vus à travers les arbustes dont son lit est décoré, la succession variée d'une file de métairies dont plusieurs sont comme perdues dans des recoins solitaires, la beauté des plantes qu'on rencontre en entrant dans le domaine de la Flore des Alpes,... tout contribue aux plaisirs du voyageur qui choisit cette route; et si, comme moi, il avait à se rappeler d'avoir reçu dans ces lieux ces premières et fortes commotions que donne à une âme neuve l'aspect des scènes sublimes jouées par la nature sur le théâtre des montagnes; s'il se souvenait que dans ces retraites isolées se développa dans son cœur le sentiment des beautés de la création; s'il pouvait se dire : C'est au charme de ces solitudes, à la majesté des tableaux qui s'y succèdent, à l'attrait des mœurs pastorales qui s'y conservent encore, c'est à tout cela que je dois le goût de la vie et des travaux rustiques, l'amour, ou plutôt le besoin de la campagne, et cette sensibilité qui associe à l'âme tout ce que la nature a de grand et de beau... Ah! certainement, un tel homme ne parlerait jamais du vallon des Plans sans attendrissement, il ne le traverserait point sans une ravissante émotion!

Cela dit, empressons-nous d'ajouter qu'il est encore dans les stations alpestres dont nous venons de parler bon nombre de familles vaudoises qui savent y vivre comme on doit vivre à la montagne, et auxquelles on peut aller serrer la main, dans un costume de touriste, sans gants, sans badine et sans col cassé; des familles qui ne gâtent point les jouissances et les agréments que procurent ces régions en y transportant avec elles le bagage des villes.

Elles font preuve de bon sens : puissent-elles trouver beaucoup d'imitateurs. L. M.

L'épouvantable catastrophe des mines de Saint-Etienne, qui a fait tant de victimes l'autre jour, a attiré l'attention de toute la presse sur les conditions déplorable dans lesquelles doivent travailler les ouvriers mineurs, et sur l'impérieuse nécessité qu'il y a à améliorer leur sort.

Quand ces pauvres gens descendent dans la mine, où tous les dangers les guettent, savent-ils si la benne qui les entraîne à 500 mètres sous terre les remontera vivants au jour? Et s'ils échappent au grisou, à l'éboulement, aux coups d'eau, ne sont-ils pas, en tout cas, tués avant l'âge par les maladies qu'ils

contractent dans ces séjours où manquent l'air et la clarté, où la température varie de 40 à 50 degrés, où souvent l'on peut à peine se tenir droit, où la poussière du charbon vous étouffe, où les gaz délétères vous empoisonnent?

Les chiffres qui suivent montrent suffisamment que ces pauvres gens ne sont point rétribués comme ils le mériteraient, en échange de leur rude besogne.

Les 17,000 ouvriers du bassin de la Loire supposent, à quatre têtes par feu, et en tenant compte des célibataires, une population de 70,424 individus tirant directement leurs moyens d'existence de la mine.

En 1881, année où leur dénombrement a été opéré, ces 17,000 ouvriers avaient reçu 22,242,268 francs de salaires, pour avoir extrait une valeur marchande de 54,681,548 francs de houille.

Le mineur, touchant en moyenne 3 fr. 56 par jour, doit subvenir aux besoins d'une famille normalement composée de quatre personnes, ce qui revient à 89 centimes par tête et par jour. Et il faut encore déduire de ce modeste salaire la retenue obligatoire du 2 ou 3 % versée à la caisse de secours, les amendes, les impôts, etc.

On peut se figurer ce qu'il reste au bout de l'an dans l'escarcelle du père de famille qui, durant 12 heures par jour, couché sur le dos ou sur le ventre, bravant mille morts, travaille à 500 mètres sous terre pour donner la pâtée à ses petits?...

Si au moins on faisait quelque chose pour préserver le mineur contre les accidents; mais non. Après chaque catastrophe, le travail reprend dans les mêmes conditions.

Il est cependant constaté que toutes les explosions de grisou coïncident toujours avec une baisse brusque et considérable de la pression atmosphérique. Pourquoi? Parce que le grisou, diffus dans les interstices du charbon, où il prend naissance, est aspiré en grande quantité au moment de la raréfaction relative de l'air produite par la baisse barométrique.

Il suffirait donc, pour éviter le danger, ne pas faire descendre les mineurs lorsque le baromètre accuse une diminution de pression, et ventiler les galeries des mines pour enlever le gaz inflammable. En outre, il faudrait, pour éviter l'inflammation des poussières de charbon en suspension dans l'air et qui flottent dans les galeries souterraines comme un impalpable brouillard, pratiquer un arrosage périodique du sol, du plafond, des parois des galeries suspectes. Car on sait qu'en cas de grisou ces poussières s'enflamment et propagent l'incendie à la façon d'une traînée de poudre.